

le fléau, ou de le soumettre à une forte pression comme le rouleau à dépiquer, elles le forcent à passer entre deux cylindres cannelés. Dans ce passage, tous les grains, sans qu'il en puisse rester un seul, sont détachés et tombent sous la machine, sur une toile métallique inclinée, faisant fonction de crible, de sorte que le grain se trouve du même coup battu et nettoyé.

Les machines à battre parfaites sont celles qui font le travail le plus rapide, qui ne brisent aucun grain et n'en laissent aucun dans la paille, qui exigent le moins de force possible. Aucune machine n'atteint cette perfection, mais il faut choisir celle qui s'en rapproche le plus. Il y en a qui ne laissent pas plus de deux pour cent de grains dans la paille; d'autres, au contraire, en laissent jusqu'à quinze pour cent.

NETTOYAGE DES GRAINS.

Dans le nettoyage des grains il se produit deux faits distincts: 1o. Extraction des corps étrangers plus denses, plus pesants que le bon grain; 2o. extraction des corps étrangers de même densité que le grain, mais de grosseurs différentes. Pour exécuter ces deux genres de travail, on a deux instruments: le crible et le trieur. Comme nous l'avons vu pour les grains de semence, il est recommandable de se servir de cribles cylindriques. Les cribles à vent, tels que nous les avons aujourd'hui, font un bon travail, mais ne mettent pas le grain parfaitement net. Ils se parent bien les graines de densité différente et même un peu celles de grosseurs différentes, mais il reste toujours quelque corps étranger. Il serait donc recommandable d'introduire dans nos cultures les trieurs, car sans ces instruments la séparation complète des corps étrangers est impossible.

On sent le besoin de ces trieurs surtout lorsqu'on veut nettoyer du seigle ergoté. Avec ces machines les grains sains sont entièrement séparés des grains malades, tandis qu'avec les cribles cette séparation n'a pas lieu.

Nous sommes loin aujourd'hui du temps où le nettoyage des grains se faisait au van. Le van a été pendant plusieurs siècles le moyen général que l'on adoptait pour nettoyer le grain. C'était un travail long et fatiguant, car il fallait un soin minutieux pour bien séparer le grain. Malgré les précautions prises on perdait toujours une certaine quantité de bon grain. La perte était encore plus forte lorsque ce travail était confié à des ouvriers peu soucieux. Aujourd'hui le van est remplacé par des cribles ou tarrares. Le tarrare est essentiellement composé d'un coffre en bois surmonté d'une trémie, et renfermant intérieurement un axe à manivelle, auquel sont fixées quatre ou six palettes de bois. Le grain est versé dans la trémie pendant qu'un ouvrier tourne la manivelle; les corps légers sont séparés du grain vivement agité, et entraînés au dehors par le courant que produit le mouvement de palettes; une ouverture est ménagée à l'un des bouts du tarrare pour leur expulsion. Le nettoyage opéré au moyen du tarrare est plus expéditif et plus complet que celui qui résulte du vannage le plus soigné; un ouvrier de force ordinaire fait fonctionner le tarrare pendant plusieurs heures sans excès de fatigue.

Des maladies des bêtes à laine.

(Suite.)

Fièvre.—Les brebis sont fort sujettes à la fièvre, qui les dessèche entièrement, et les rend dangereusement malades.

On connaît qu'une brebis a la fièvre, lorsqu'on la voit souvent chercher le frais, ne brouter que la pointe des herbes, et ne brouter que nonchalamment; ou bien lorsqu'elle ne marche qu'avec peine, qu'elle se laisse tomber en paissant, et qu'elle se retire seule et fort tard des pâturages.

Le remède est d'éteindre d'abord l'ardeur intérieure qui consume les brebis: on les saigne entre les deux cornes du pied ou du talon; mais la saignée au pied est la plus favorable. Pendant qu'elles ont la fièvre, il faut absolument ne point leur donner à boire de deux jours, et ensuite ne leur en donner encore que peu; prendre garde qu'elles n'aillent à la pluie, cela les ferait mourir.

Poux.—Cette vermine, sans être dangereuse, leur est fort incommode; elle les dessèche et les empêche de profiter. On se sert, pour la détruire, du même onguent que pour la rogne, et de l'eau de lessive, après quoi on les lave dans de l'eau nette, ou de la racine d'érable bouillie dans de l'eau dont on les frotte. On peut également les frotter ou les laver avec de l'eau où on aura fait bouillir du tabac.

Clavelée ou claveau.—Maladie fort dangereuse quand elle se met dans les troupeaux de moutons: c'est une petite vérole véritable, qui se déclare au dehors par de certains petits clous dont ces bêtes sont couvertes, et qui les font mourir. Quand on en voit quelques-unes atteintes de ce mal, il faut les séparer d'avec les autres, parce qu'il se communique aisément. La plupart des gens de la campagne confondent par erreur, ce mal avec une espèce de toux qui attaque les brebis.

Il y a trois espèces de claveau: le bénin, moins dangereux, mais plus fréquent; il est rarement accompagné de symptômes fâcheux: le dégoût, la tristesse, la fièvre qui l'accompagnent sont de peu de conséquence.

Le cristallin qui ne se manifeste qu'après deux ou trois jours de dégoût, de tristesse ou d'abattement. Les boutons sont de plus en plus nombreux et presque toujours blancs à leurs extrémités; ils affectent indistinctement toutes les parties et les enflamment.

Enfin, le claveau malin, plus dangereux et plus meurtrier. L'animal perd l'appétit, ne rumine plus, ses yeux sont larmoyants et obscurs: les boutons sont violets et se touchent, ils s'applatissent et molissent. Il survient une difficulté de respirer avec battement de flancs; l'haleine et la matière contenue dans les boutons sont d'une puanteur insupportable; une matière épaisse, tenace, coule des naseaux abondamment; l'intérieur de la bouche est garni de pustules, les yeux se ferment; l'animal meurt le troisième ou quatrième jour, et ne passe pas le sixième.

Le claveau étant une maladie contagieuse, il faut séparer les animaux malades, entretenir la bergerie des bêtes saines dans la plus grande propreté, la parfumer régulièrement deux fois par jour avec des